

# Nitani Hideharu

Traduction simultanée de Vladimir Latocha



de  
Horst Schwickerath

‡ *Pouvez-vous nous raconter votre vie ?*

Lorsque j'avais 16 ans, l'un des enseignants de mon école – l'équivalent d'un lycée technique – était un maître d'arts martiaux. Je l'ai rencontré et j'ai suivi son enseignement. Dans les bujutsu, il y a deux parties : l'une concerne l'art de combattre, l'autre vise à sauver les gens. Il y a des kiusho, des « points faibles ». Si on les frappe d'une certaine façon, on peut mettre quelqu'un par terre, mais si on change la façon de frapper, cela sert à guérir. J'ai appris les deux avec cet enseignant, mais je n'ai mémorisé que la partie qui permet d'aider.

Quand j'ai eu 20 ans, j'ai eu mon diplôme et j'ai quitté l'école. Je me suis alors posé la question d'apprendre les budo et les deux voies qui me sont venues à l'esprit étaient le tai-chi et l'aïkidō.

J'ai commencé à travailler et il y avait un club d'aïkidō sur mon lieu de travail. J'ai donc commencé à pratiquer l'aïkidō. C'était le courant Yoshinkan, de Shioda Gozo. Dans ce club, j'ai pratiqué un an. Puis j'ai été détaché sur un autre lieu de travail, et là il y avait un dojo affilié à l'Aïkikai de Tōkyō. J'ai donc commencé à pratiquer cette forme d'aïkidō plus « classique ». L'enseignant était Tanaka Bansen, qui était 8<sup>ème</sup> dan et était un élève direct du fondateur. La personne qui animait le cours dans ce dojo s'appelait Hirose.

‡ *Où se trouvait ce dojo ?*

À Kyoto. J'ai pratiqué dans ce dojo pendant six ans, puis le dojo s'est déplacé et a déménagé au Budo Center. C'est un endroit magnifique, dans un bâtiment qui a plus de 100 ans et qui était l'académie impériale. Une extension a été construite, qui est le Budo Center.

Il y avait là trois enseignants. Ils s'appelaient Sakane, Nomura et Hondoa et étaient tous les trois shihan. Je suis resté des années dans ce dojo, jusqu'à l'âge de 45 ans, après quoi j'ai commencé à enseigner dans mon propre dojo, à Kyoto aussi.

À l'âge de 56 ans – j'en ai maintenant 59 – j'ai

commencé à pratiquer plus régulièrement à l'Aïkikai à Tōkyō, pour continuer à progresser. Il y a un centre d'Omotokio, dans lequel il y a un dojo, et il y a trois ans j'y ai rencontré un enseignant qui s'appelle Shirovani, lui aussi un élève direct du fondateur, qui a été uchi-deshi pendant un temps. À l'époque j'étais 4<sup>ème</sup> dan



depuis un certain temps et après cette rencontre, Shirovani shihan a fait les démarches pour que je reçoive le 5<sup>ème</sup> dan.

En parallèle avec l'aïkidō, à 37 ans j'ai rencontré un enseignant à Kanazawa, qui s'appelait Hayakawa sensei – encore un élève direct du fondateur – avec qui j'ai travaillé six mois. À l'issue de cette période j'ai reçu la ceinture blanche, ce qui, dans le courant développé par cet enseignant, correspondait au grade le plus élevé. C'est ce matériau qui m'a entraîné à enseigner le « wado » – aïkiwado – en même temps que l'aïkidō.

‡ *Faites-vous les deux encore aujourd'hui ?*

Ces deux termes – aïkidō et wado – proviennent tous deux de Ōsensei mais le wado n'a été transmis qu'à Hayakawa sensei. On peut voir le wado comme un style qui a été créé tout à la fin de l'histoire de l'aïkidō, quand, sur ses vieux jours, Ōsensei a proposé une autre façon de faire les choses, comme une naissance.

‡ *Ce sensei était au Hombu Dojo, à Tōkyō ?*

Oui, à Tōkyō. Hayakawa sensei a rencontré Ōsensei pendant la Deuxième guerre mondiale, vers 1942-43. Il a pratiqué au Hombu Dojo une cérémonie, Kagami Biraki, pour le nouvel an, de ce moment jusqu'à l'année de la mort de Ōsensei.

Ensuite, Hayakawa sensei a quitté Tōkyō et s'est installé à Kanazawa, où il a ouvert un cours de cette discipline qui s'appelle maintenant le wado. Il s'agissait d'un enseignement privé, qui n'était pas ouvert.

‡ *Pourquoi est-ce la seule personne qui a pris cela de Ōsensei ?*

Vers la fin de sa vie, Ōsensei le lui a enseigné mais lui a demandé de le transmettre sous le nom de wado et de ne pas rester à Tōkyō pour le faire. Hayakawa sensei est donc allé à Kanazawa et l'a enseigné de manière un peu secrète, sur présentation. Il avait un entretien avec la personne qui sollicitait cet enseignement, pour savoir ce qu'il voulait, et l'acceptait ou non comme élève.

‡ *Est-ce que cela n'a pas été un problème de passer de l'aïkidō au wado ?*

Il n'y a aucun problème pour passer de l'un à l'autre. La seule difficulté est que les formes deviennent moins faciles à lire. Elles sont moins claires géométriquement parlant, on voit moins les directions, les cercles, etc. Par contre, le style d'entraînement est complètement différent, l'accent n'est pas du tout mis sur les mêmes choses. Vous-même, vous connaissez l'aïkidō ? Vous êtes quel dan ?

‡ *J'espère que je connais l'aïkidō ! Si on me demande quel dan je suis, je réponds « Homo sapiens dan ». Répondre « je suis tel dan », aujourd'hui, cela ne veut rien dire. Je suis entre 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> dan selon les fédérations. J'ai commencé en 1972.*

Moi, cela ne fait que 38 ans que je pratique l'aïkidō !

‡ *Mais je suis plus vieux ...*



Traduction de  
Vladimir Latocha

C'est facile à expliquer en quoi l'entraînement est différent. Au wado, on serre la main. En aikidō, à partir de cela, on fait un waza, une technique. Au wado, on fait cela.

‡ *Mais c'est aussi de l'aikidō, cette forme.*

Il y a là quelque chose qui est de l'ordre de la communication, et beaucoup moins de la géométrie. Il s'agit plus de savoir comment on apprend le dialogue.

‡ *En France, j'ai rencontré et travaillé avec maître Tamura, et il faisait beaucoup de choses comme cela. Il disait toujours qu'il ne faut jamais déranger le partenaire. Si on le dérange, c'est « action-réaction ».*

Tamura sensei et Tanaka Bansen sensei, l'un de mes premiers enseignants, étaient de bons amis.

Cette sensation n'est pas la seule différence par rapport à la façon habituelle de pratiquer l'aikidō. Dans l'entraînement d'aikidō, on utilise beaucoup les formes, les directions, etc., le fait d'identifier les directions et l'écoulement des forces. En wado, on met l'accent beaucoup plus sur les mouvements du ki du partenaire et sur la façon dont on se met tous deux en phase avec cela, comment on fait pour préserver cette relation du début jusqu'à la fin, comment on vient « l'emballer », en quelque sorte. De ce fait, les histoires de forme, la façon dont le corps doit être placé, sous tels angles, etc., passe au second plan. On n'en parle pas beaucoup. C'est donc accessible à pratiquement tout le monde dans le sens où l'on n'a pas besoin de qualités athlétiques particulières. Par contre le travail sur le kokoro – le cœur – est très difficile. Cela réclame beaucoup de courage.

‡ *Pourquoi avez-vous continué l'aikidō, alors que vous avez le wado ?*

Quand j'ai commencé l'aikidō, je trouvais que c'était difficile à comprendre. Les techniques sont complexes, d'une part, mais de plus lorsque je me posais la question de ce que je faisais, ce que l'on essaye de faire en aikidō, je ne savais pas. Je n'ai pas cette attitude d'aller me bagarrer avec les gens, je n'ai pas vraiment cette idée que si quelqu'un vient

me mettre la pression je dois préserver mon corps, etc., mais quand j'étais jeune, je trouvais très agréable de bouger beaucoup avec mon corps, j'aimais cela.

À 32 ans, j'avais un médecin qui était aussi quelqu'un comme un psychologue, un psychothérapeute. À un moment, il m'a dit que ce que je faisais n'était pas de l'aikidō. Il m'a dit qu'il avait vu Ueshiba Morihei pratiquer, et que ce que je faisais était autre chose. J'ai donc eu un doute, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai fini par constater que si je continuais mon style d'entraînement et ma façon de faire de l'aikidō, cela ne me conduirait pas jusqu'à l'aikidō de Ōsensei. Puis j'ai commencé à voir apparaître des façons de faire, et je me suis dit que cela pourrait m'y emmener. Il se trouve que c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Hayakawa sensei et quand j'ai vu ce qu'il faisait dans ses cours, cela m'a frappé parce que c'était exactement l'idée que je me faisais de l'entraînement qui m'emmènerait vers l'aikidō de Ōsensei. Hayakawa sensei le faisait sous le nom de wado, et j'ai donc continué avec ce nom.

Mais ces deux pratiques ont été créées par Ōsensei et si l'on vient chercher l'essence, d'un côté comme de l'autre, on se rend compte que c'est finalement la même chose. Mon intention est de ramener dans le monde de l'aikidō cette façon de faire et cette connaissance qui s'appelle le wado. C'est pour cette raison que je l'appelle aikiwado. Il se trouve que plus j'étudie la pensée de Ōsensei, et plus cela me paraît difficile, et j'ai envie d'en savoir de plus en plus. C'est pour cela que je continue.

Dans un texte écrit par Ōsensei, il dit en quelques phrases que l'aikidō, c'est ceci, c'est cela, etc. C'est un texte très philosophique, très condensé, et j'aimerais bien comprendre ce qu'il veut dire par là. J'en fais un point de référence en me disant que si l'on travaille en aikidō en oubliant ce qui est écrit ici, en oubliant de le poser comme référence, cela n'a pas de sens. C'est pour moi un phare et j'essaie de le comprendre en pratiquant l'aikidō. Que ce soit l'aikidō ou l'aikiwado, c'est ce document qui me sert de cap. Même pour les Japonais, c'est un texte très difficile à comprendre et je considère que je suis encore loin de comprendre vraiment ce qui est écrit de-

dans. Je sens bien qu'il y a encore beaucoup de travail pour comprendre et m'approprier ce texte. Même si je fais de l'aikidō depuis 38 ans, je me considère encore comme un débutant parce que je vois bien que la route est encore longue.

‡ *Je crois que c'est le problème avec la langue japonaise. Elle offre beaucoup plus de possibilités d'interprétation. Je me rappelle que c'est ce que disait maître Tamura.*

À propos de la difficulté de comprendre les textes en japonais, l'enseignant chez qui je vais maintenant, Shirovani sensei, disait que lui aussi avait envie de comprendre ce texte, mais que pour cela, il faut comprendre la pensée de Morihei Ueshiba. Et pour comprendre la pensée de Morihei Ueshiba, il faut comprendre la pensée de la religion Omotokio. C'est pour cette raison que cet enseignant est entré dans cette démarche et a intégré cette secte – au Japon, ce n'est pas un gros mot. Cela montre à quel point cette petite feuille est difficile à comprendre et le travail que cela représente. Et ce n'est pas parce qu'un Japonais peut le lire directement qu'il va comprendre.

‡ *Qu'est-ce que vous avez eu comme clés, pour permettre à un débutant de commencer et continuer l'aikidō ?*

Il y a 32 ans, il y a eu ce tournant où je voulais comprendre. Au tout début, une première chose était que c'est un budo, mais où l'on n'est pas en train d'agresser son partenaire. Ensuite, c'est un bon entraînement physique, une activité qui fait du bien. Quand j'avais 20 ans, je ne pesais pas plus de 52 kilos et j'étais très maigre, je n'avais pas de forces. Physiquement, j'étais faible. Au fur et à mesure que je m'entraînais, je me suis renforcé – je suis peut-être allé un peu loin, je pèse maintenant 77 kilos – et le fait de constater que mon corps devenait de plus en plus présent était quelque chose de très satisfaisant et agréable. Cela augmente aussi la confiance en soi. Par contre, j'ai horreur d'aller donner des coups de poings à des gens. Au contraire, j'aime bien soigner des gens.

Cela fait écho à ces années où j'étais étudiant, où il y avait cet enseignant d'arts martiaux qui m'a montré des choses. J'ai finalement absor-

bé beaucoup plus la partie où l'on soignait les gens, où cela les aidait. C'est ce qui me plaisait en aikidō où cette facette est beaucoup plus présente que dans d'autres arts martiaux.

Et en wado il y a quelque chose qui est assez présent, qui est le fait de vérifier en permanence comment le ki no nagare – l'écoulement du ki – se passe en soi, entre nous. C'est aussi quelque chose qui est agréable, qui fait du bien, et cela me motive pour continuer.

‡ *Maintenant, dans votre cours, vous ne faites que de l'aikidō, ou aussi du wado ?*

J'enseigne l'aikidō, et j'enseigne même des choses basiques, parce que si l'on n'a pas construit une base d'aikidō, c'est très difficile de comprendre ce que l'on fait en wado. Mais j'enseigne un tout petit peu le wado : dans mes cours, je veille à ce que les gens sourient. En général, dans les budos, au fur et à mesure de l'entraînement, les gens ont un visage de plus en plus sévère. Inversement, en aikidō, je considère que c'est bon signe quand les pratiquants ont un visage de plus en plus agréable au fil de l'entraînement. Si on regarde des vidéos de Ōsensei, quand il avait entre 70 et 80 ans, il avait toujours le sourire. Il n'y a pas où il montre un visage effrayant quand il applique une technique sur quelqu'un. Malheureusement, il y a pas mal d'endroits où les gens ont le visage de plus en plus sévère au fur et à mesure de l'entraînement.

Dans mes cours, je regarde donc comment les gens ont de plus en plus le sourire et à travers cela je les aide à améliorer leur niveau. En fait, on est toujours dans le champ de l'aikidō, c'est un moyen pour les aider à pratiquer leur aikidō.

‡ *Je trouve que, grosso modo, jusqu'au 3e dan les gens commencent par un combat. Ensuite, cela commence à changer. C'est une question d'ego.*

Je le pense aussi. Effectivement, jusqu'au 3e dan, beaucoup de gens cherchent à se bagarrer, etc., mais même si c'est le cas, je serais heureux d'amener plus de gens à avoir cette expérience, de se dire « ah, cet entraînement, c'était sympa, je me sens bien ».

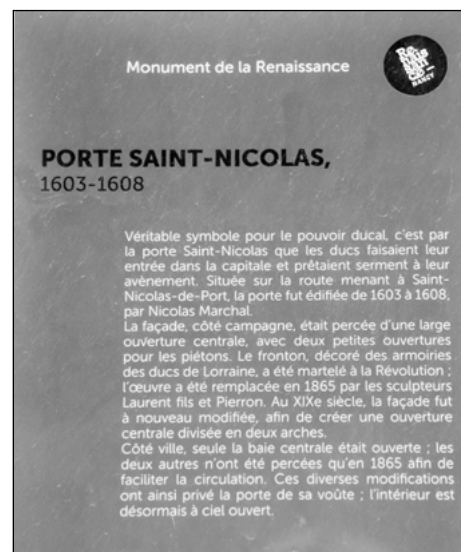
‡ *Toi, en tant que traducteur, tu as fait ce soir*

*de l'aikidō, du wado ?  
Qu'as-tu ressenti,  
quelle différence ?*

**Vladimir** : J'ai rencontré Nitani sensei dans le dojo à Kyoto, où je pratiquais trois fois par semaine et de temps en temps je me retrouvais là où il était. Il m'a montré deux ou trois choses. À un moment, même, il m'a dit qu'il avait l'impression que je m'ennuyais, il s'est approché et il m'a fait un irimi nage dont je me souviens comme si c'était hier. Il s'est mis à discuter un peu avec moi et progressivement je suis allé à son cours. Il avait un cours dans son salon, et une ou deux fois par semaine j'allais là-bas. Ce qui m'a marqué dans cette façon de faire, c'est que c'est beaucoup plus proche des arts martiaux internes. C'est comment, toi, tu changes dans ton attitude, dans ta façon d'entrer en relation, de manière à ce que le mouvement se passe bien. Sinon on pourrait essayer d'être plus fort, cela résiste, et puis on se bagarre. Il y a donc une impasse quand on essaye d'être plus fort.

Inversement, j'aimais beaucoup cette sensation d'essayer d'être dans la communication. Dans certains cas, il fait la technique, tu tombes, et tu as des points d'interrogations dans la tête, tu te demandes pourquoi tu es tombé. Tu as l'impression que tu t'es laissé faire. Et d'une certaine façon, c'est ce qui s'est passé, mais c'est comme s'il y avait une espèce d'information qui te disait : maintenant plie les genoux et descend. Et tu dis : bon, d'accord. C'est assez étrange comme sensation parce qu'il y a certaines techniques où géométriquement il n'y a pas de raison de descendre, et pourtant on descend. C'est comme si on était convaincu que c'est bien pour nous : D'accord, j'y vais.

Un autre aspect est assez important et parfois cela m'amusait d'introduire cette façon de faire dans des stages. Je suivais un stage d'aikidō en tant que pratiquant lambda et, ni vu, ni connu, je glissais des façons de faire que j'avais apprises là-bas, pour voir. En effet, eux n'étaient pas prévenus, ils n'étaient pas censés se laisser faire. Non seulement cela marchait, mais en plus il y avait un ingrédient



qui est un très bon marqueur, c'est que la personne tombe, elle sourit et elle fait « ahhhh ». Elle est contente.

‡ *C'est plutôt un aikidō ésotérique, ce qu'il fait ?*

**Vladimir** : Je ne sais pas comment traduire ésotérique. Il me semble que c'est dans le sens d'un aikidō en tant que budo, en tant qu'outil de transformation de la personne, etc. Nitani sensei parle beaucoup de kokoro, etc., beaucoup plus que d'entraînement sportif, de chutes... C'est très bien quand on est jeune, c'est très bien de continuer, mais ce n'est pas cela qui va te rendre meilleur dans ta pratique. Ce n'est pas l'objectif.

Pour Nitani sensei, d'une certaine façon, on peut dire que c'est comme si c'était de l'aikidō, mais que s'il y a une flèche vers le sport, lui met la flèche dans l'autre sens.

‡ *Et toi, en France, tu as pratiqué dans quelle fédération ?*

**Vladimir** : À la FFAB, pendant longtemps.



‡ *Je ne dis pas que c'est mieux qu'à la FFAAA, mais ils ont cherché beaucoup plus.*

**Vladimir** : Je suis partagé. J'ai constaté par exemple qu'à la FFAB, je suis d'accord avec toi, il y a des gens qui vont avoir une recherche, alors qu'à la FFAAA il y a la marque de Tissier, qui est très « sportif ». L'avantage est que dans cette fédération, les gens chutent très bien, se déplacent très bien, ils sont en très bonne santé physique. Inversement, à la FFAB, tu peux tomber sur des gens très sympas, très intéressants, ou sur des casse-pieds qui philosophent sur le tatami, et finalement on ne pratique pas. Personnellement, une des meilleures expériences que j'ai eues ces dernières années, c'est dans un stage où j'étais allé voir Endo, qui était dans le dojo de la FFAAA et je me suis régalé. Je trouvais que les gens avaient un bon esprit. Il y a ce côté aikidō sportif mais en même temps il y a aussi l'ouverture à l'autre.

... il y a certains *trucs* qui vont bien *marcher*.

En wado, les entraînements, ce n'était pas seulement « comment tu bouges ton corps ? ». C'était aussi : « quelle est ton attitude ? ». Je te donne un exemple simple : lorsque quelqu'un te saisit, si tu te durcis, il se durcit. Si tu te décontractes d'une certaine façon – si tu te décontractes trop, il t'envahit – il va se décontracter et des choses deviennent possibles.

‡ *Entre 1960 et 1967, Ōsensei a trouvé le meguri, et seul Kobayashi sensei a pris cela directement. Est-ce que c'est aussi présent dans votre aikidō ?*

En wado, il y a beaucoup de techniques où ce qu'on est en train de faire ne se voit pas de l'extérieur. Il fait le même mouvement, mais en interne, avec le ki. Donc, en fait, il y en a peu de techniques qui sont visibles, où l'on

voit les segments bouger.

Je ne sais pas si Kobayashi sensei était le seul à enseigner cela, je ne l'ai jamais entendu, en particulier de Ōsensei. Dans les cours de Hayakawa sensei, je n'ai jamais travaillé sur des techniques avec des mouvements « squelettiques », ce n'est pas cela qu'il enseignait. En japonais, parfois on utilise un terme pour dire que c'est un peu de l'ordre du « truc ». C'est un « truc » qui marche bien. Tu te dis : si je fais cela, si je fais levier ... il y a certains trucs qui vont bien marcher. Hayakawa sensei n'a jamais rien montré dans ses cours, il ne passait pas de temps là-dessus.

J'ai l'impression que Ōsensei n'enseignait pas les mêmes techniques selon les gens avec qui il travaillait. Il allait probablement vers des choses qui lui paraissaient particulièrement pertinentes avec telle personne. Ce n'est donc pas anormal de ne pas voir les mêmes choses si l'on regarde les différents enseignants qui ont ensuite propagé l'aikidō. Et peut-être le fait d'aller étudier chez chacun d'eux permet-il d'apprendre des choses qui viennent toutes de la même source, mais que l'on voit différemment chez les uns et les autres.

Lorsque j'enseigne, la question que je me pose lorsque je travaille avec un élève, c'est : quel est l'apprentissage qui sera le meilleur pour lui aujourd'hui ? Je vais donc lui montrer des formes techniques qui seront peut-être un peu différentes, et le fait d'adapter à chacun permet que pour chacun d'entre eux ce soit de l'aikidō juste. Je pense comme cela. Si l'on regarde maintenant les gens qui disent que la technique correcte, c'est cela ou cela, le fait que chacun ait une version un peu différente est plutôt bon signe dans le sens où leur enseignant leur a montré des choses qui étaient aussi adaptées à eux que possible. Je ne suis donc pas là pour me battre en disant que ceci est juste et que cela n'est pas juste. Pour moi, tout est juste, mais de mon point de vue, je vais aller voir ce que fait chacun de manière à apprendre plus largement pour trouver, parmi toute cette offre, ce qui va me convenir le mieux. Ainsi, je pourrai aussi transmettre aux élèves ce qui leur sera le plus adapté. Cela n'empêche pas que je suis

favorable à ce que tout le monde ait quand même à l'esprit qu'à la fin, nous avons tous l'objectif de nous rejoindre au même endroit, qui est l'enseignement de Ōsensei.

‡ *Ōsensei n'avait pas du tout de système pour expliquer les techniques, etc. Est-ce que c'était aussi votre cas ?*

En ce qui concerne les explications, j'en donne parce que j'aime bien parler, mais je garde à l'esprit qu'il y a certains cas où il vaut mieux ne pas parler parce que cela se transmet mieux sans expliquer quoi que ce soit.

Moi, je ne suis pas en train d'enseigner. Ce que je fais, c'est poser des problèmes à résoudre. La personne à qui je pose ce problème, quand elle trouve une solution, a progressé. Comme je regarde, pour chacun, quel est le problème le meilleur pour lui, il se peut que je dise à l'un de faire d'une certaine manière, et à l'autre, de faire le contraire. Il m'arrive de donner des consignes opposées, mais ces deux personnes, quand elles ont résolu des problèmes qui étaient soi-disant opposés, ont finalement abouti au même résultat du point de vue de la compréhension. En effet, chacun a ses particularités.

A Kamioka, mon attitude est assez simple. L'enseignant, Shiro-tani sensei, annonce ce qu'il aimerait que les débutants comprennent et je suis avec eux pour catalyser, en quelque sorte, leur apprentissage en les aidant à aller dans la direction que je leur indique.

Dans mon dojo, par contre, pour les débutants je fais en sorte que chacun comprenne les facteurs importants pour pratiquer mon aikidō. J'ai une attitude différente tout simplement parce que les gens qui viennent au dojo de Kamioka sont venus apprendre de Shiro-tani sensei et les gens qui viennent dans mon dojo sont venus apprendre de moi.

Les facteurs importants, ce sont en premier lieu les mouvements de base. Il s'agit de voir comment ces mouvements se mettent ensemble pour faire des techniques de base. À ce moment de l'apprentissage, je fais en sorte que les kokoro soient paisibles, agréables,